

CAHIERS DU CENTENAIRE de l'Algérie

- I. L'Algérie jusqu'à la pénétration Saharienne.
- II. La pacification du Sahara et la pénétration Saharienne.
- III. L'évolution de l'Algérie de 1830 à 1930.
- IV. Les Grands Soldats de l'Algérie.
- V. Le Gouvernement de l'Algérie.
- VI. L'art antique et l'art musulman en Algérie.
- VII. L'Algérie touristique.
- VIII. Les liaisons maritimes, aériennes et terrestres de l'Algérie.
- IX. Les productions algériennes.
- X. La vie et les mœurs en Algérie.
- XI. La France et les œuvres indigènes en Algérie.
- XII. Cartes et Index.

(Cahier complémentaire)

IMP. A. PIGELET & C^o ORLÉANS

CAHIERS DU CENTENAIRE DE L'ALGÉRIE

(Cahier complémentaire)

L'ALGÉRIE du CENTENAIRE

vue

par l'Université de France

par

M. Raymond RONZE

professeur au Lycée Louis-le-Grand
(Cours de préparation à l'École Coloniale)



PUBLICATIONS DU COMITÉ NATIONAL MÉTROPOLITAIN
DU CENTENAIRE DE L'ALGÉRIE

L'ALGÉRIE du CENTENAIRE

vue

par l'Université de France

CAHIERS DU CENTENAIRE DE L'ALGÉRIE

(Cahier complémentaire)

L'ALGÉRIE du CENTENAIRE

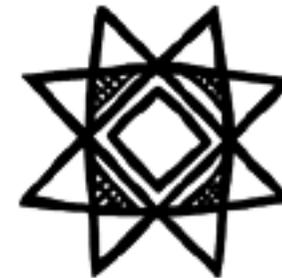
vue

par l'Université de France

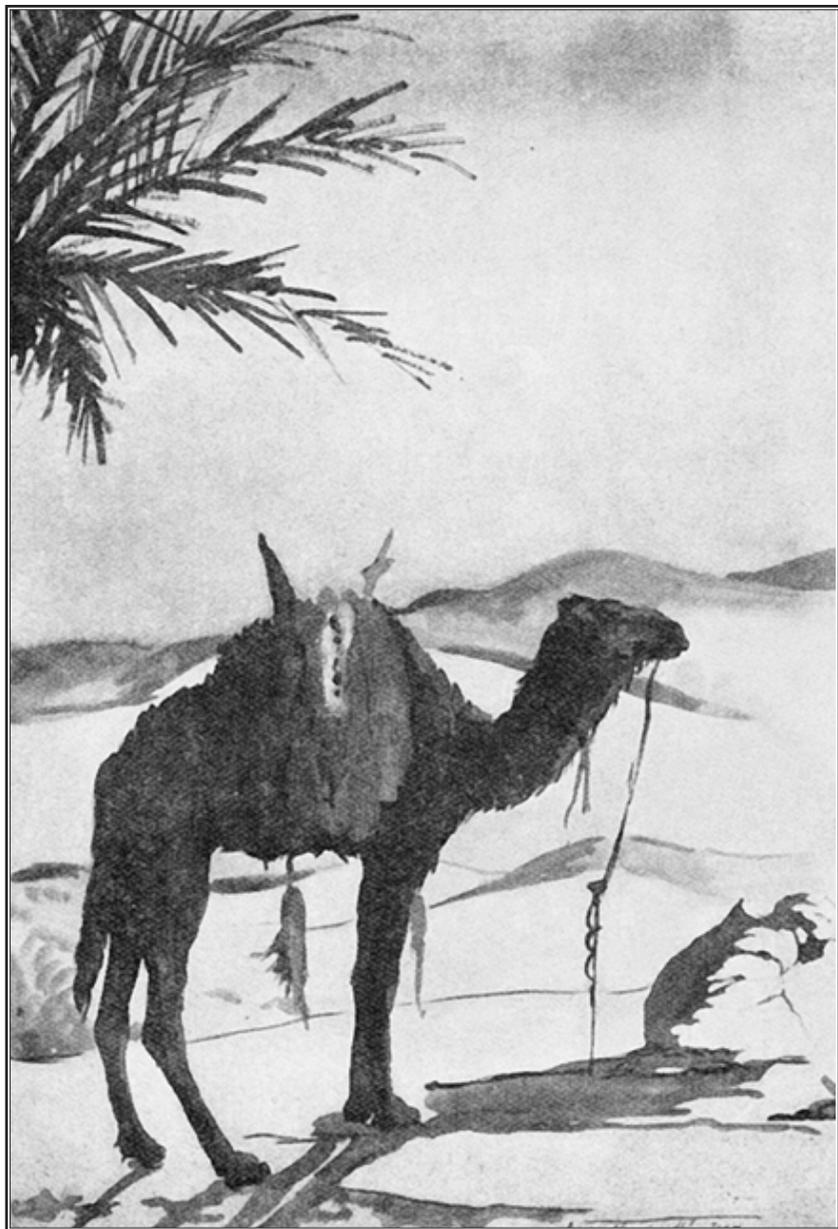
par

M. Raymond RONZE

**professeur au Lycée Louis-le-Grand
(Cours de préparation à l'École Coloniale)**



**PUBLICATIONS DU COMITÉ NATIONAL MÉTROPOLITAIN
DU CENTENAIRE DE L'ALGÉRIE**



En Algérie
Aquarelle de M^{lle} Jean

Je rouvre le rapport général de clôture des travaux du Comité métropolitain du Centenaire de l'Algérie (rapport publié dans le XII^e Cahier du Centenaire (p. 59-p. 71), pour y inscrire cet épilogue : le résumé des rapports des 200 boursiers du Comité sortis de délégués de l'Université de France, envoyés à l'étude de l'Algérie du Centenaire.

Il n'est pas de professeur classique qui, le jour où il peut visiter la Rome éternelle, jusque-là enseignée sans avoir été vue, ne sente immédiatement que de sa visite naissent une vie et une valeur nouvelle pour son enseignement.

Le Comité a pensé qu'il en serait de même, en ce qui concerne l'Algérie, pour tous ses boursiers, à qui il a demandé de dire spécialement comment ils enseignaient l'Algérie avant leur visite, et comment ils l'enseigneraient après. L'un d'entre eux a dépouillé toutes leurs réponses et en a fait cette analyse, que devient un nouveau Cahier du Centenaire, cahier complémentaire, cahier pédagogique, destiné à rendre l'expérience de quelques-uns profitable pour tous.

Chacun pourra juger que l'institution de ces bourses de voyage a été heureuse et que l'Algérie est appelée à en bénéficier. Il ne reste plus qu'à souhaiter que l'expérience puisse s'en étendre à toutes les colonies françaises pour le plus grand profit de l'enseignement universitaire comme de notre empire colonial.

Le Président de la Commission d'Exécution :

Paul CROUZET,

*Inspecteur de l'Académie de Paris
Inspecteur-Conseil de l'Instruction Publique
au Ministère des Colonies.*

INTRODUCTION

Le Comité du Centenaire de l'Algérie a mis à la disposition du Ministère de l'Instruction Publique des bourses de voyage pour être attribuées aux membres du corps enseignant. Ces bourses ont permis à environ deux cents institutrices, instituteurs et professeurs de visiter l'Algérie pendant les grandes vacances de 1930 ou celles de Pâques 1931. L'unique obligation imposée aux boursiers était d'adresser au Ministère de l'Instruction publique un rapport sur le voyage effectué (1). Les circonstances ayant empêché quelques-uns d'entre eux de faire le voyage, nous avons reçu 169 rapports dont les auteurs peuvent être classés ainsi :

– Enseignement primaire : 88.

a) Instituteurs et institutrices : 20;

b) Professeurs d'Ecole primaire supérieure et d'Ecole normale : 66

c) Inspecteurs de l'Enseignement primaire : 2.

– Enseignement technique : 7;

(1) Voir la circulaire ministérielle à ce sujet dans le *Rapport général*, publié dans le XII^e Cahier du Centenaire (p. 68).

- Enseignement secondaire : 65;
- Inspecteur d'Académie 1;
- Enseignement supérieur 8.

Nous, avons lu avec beaucoup d'intérêt ces travaux d'inspiration, de longueur, de présentation très diverses. Au moment d'en tirer « la substantifique moëlle », un découragement nous saisit : il y a dans tous ces documents empilés sur notre table de travail une telle richesse d'observations, une si sincère originalité que le choix des citations est difficile, presque impossible. Notre travail de seconde main ne va-t-il pas « banaliser » tout, perdre le fruit de tant d'efforts heureux ?

Pour que notre compte-rendu soit lisible, il faut qu'il soit établi selon un plan méthodique. Sera-t-il possible de le faire sortir de tant de pages, dont les auteurs n'ont ni la même formation intellectuelle, ni les mêmes préoccupations ? Le grand danger pour nous est de nous substituer aux auteurs et par conséquent de les trahir.

Une lecture attentive des notes prises au cours de la lecture de ces rapports vient heureusement dissiper ces doutes. Il y a dans ces relations si diverses quelques éléments d'unité.

D'abord le souci honorable de voir le plus possible et de bien voir. Beaucoup de boursiers et boursières ont préparé très soigneusement leur itinéraire par des lectures étendues et par des études de cartes. Nous avons été très frappé par l'ingéniosité qu'ont déployée des instituteurs et institutrices pour allonger autant que possible leur voyage. Nous aurons l'occasion de citer plus loin quelques exemples typiques. Tous les missionnaires ont compris du reste que la libéralité du Comité ne devait être considérée que comme une aide et qu'un

effort financier personnel leur était implicitement demandé. Ils ont voulu voir beaucoup, sinon tout – et surtout bien voir.

Mais tous ne sont pas partis avec le même dessein. Il se dégage une impression fort curieuse des rapports envoyés et assez nette, en somme, quand on prend soin de les classer non par « ordre » (ce mot fort employé autrefois est aujourd'hui honni), mais par « degré » d'enseignement. Les maîtres du premier degré ont eu la vocation pédagogique la plus marquée. Ils sont allés en Algérie, non pas tant pour satisfaire une curiosité légitime pour enrichir leur bagage de souvenirs et de connaissances, mais surtout pour augmenter leur valeur professionnelle ; pour mieux enseigner au retour l'Afrique du Nord et la colonisation française. Ce sentiment élevé de leur devoir d'éducateur, ce dévouement à leurs élèves nous a profondément ému et il nous a paru digne d'être signalé en ces pages liminaires. Nous verrons plus loin combien cette foi et cette quasi-abnégation a élargi la vision des voyageurs. Il nous faut noter ici tout de suite que, ce faisant, ils répondaient pleinement à la pensée qui inspira le Comité du Centenaire et le Ministère de l'Instruction publique : atteindre les élèves par-delà les maîtres.

Les membres de l'enseignement secondaire – dont le dévouement à leurs élèves n'est pas moindre – ont eu, pour la plupart, des préoccupations qui les ont conduits à rechercher moins directement ce but utilitaire. Humanistes historiens, professeurs de sciences, ils ont cherché d'abord à étendre leur culture. On retrouve chez eux une préoccupation scientifique qui les porte à restreindre le champ de leur vision pour observer en détail. Les historiens ont été intéressés surtout soit par l'Afrique romaine soit par la civilisation musulmane, soit encore

par la colonisation française. Les géographes ont étudié avec soin quelques régions algériennes ou les manifestations de la vie économique de l'Algérie ; les naturalistes ont fait d'intéressantes observations sur la géologie, sur la faune et la flore. Il ne faudrait rien exagérer cependant chez tous ces tendances sont tempérées par un sens de la mesure, par un désir d'apprécier les ensembles et aussi, semble-t-il, par un goût de l'enseignement qui, même pendant le temps réservé aux travaux personnels, fait penser à la classe.

Plus dégagés de préoccupations pédagogiques, apparaissent les professeurs de Facultés ou de nos grandes Ecoles. Ils sont allés en Algérie chercher de nouveaux matériaux d'étude ; et leurs élèves qu'ils forment aux méthodes scientifiques en les initiant à leurs recherches, n'y perdront rien.

Chez les uns comme chez les autres, nul dilettantisme. Un égal désir de savoir, un même dévouement à leurs disciples. Tous ont rapporté quelque chose de ce voyage, qui apparaît vraiment comme ayant été utile. Tous sont revenus avec des idées neuves ou renouvelées, aucun n'enseignera l'Algérie comme avant.

Et cela est le meilleur éloge de l'initiative du Comité du Centenaire.

*
**

Pour rendre compte aussi exactement que possible de tant de travaux si différents, j'ai dû chercher une méthode compréhensive mais simple.

Bien qu'il ne soit plus guère de mode de classer les enseignements et que les barrières qui séparent le primaire supérieur du secondaire et le secondaire du supérieur soient fort abaissées, que le technique, sorte d'enfant terrible, se soit étendu en brisant tous

les compartiments traditionnels, il nous paraît d'une grande simplicité de classer les rapports selon la catégorie universitaire à laquelle appartiennent leurs auteurs.

A l'intérieur de chaque division nous suivrons un plan analogue, essayant de dégager en quoi l'enseignement de l'Algérie dans la métropole a profité ou profitera de l'initiative du Comité.

I

ENSEIGNEMENT

ET

PRIMAIRE SUPÉRIEUR

La plus grande partie des rapports a pour auteurs des maîtres de l'Enseignement primaire supérieur : professeurs d'Ecoles primaires supérieures ou d'Ecoles normales. Les instituteurs et les institutrices ont donc hésité, et finalement renoncé à solliciter une bourse qu'ils auraient certainement obtenue, toutes les demandes ayant été examinées avec bienveillance, et le Comité, comme l'Administration de l'Instruction publique, ayant eu le désir très légitime de donner au plus grand nombre possible de maîtres de notre enseignement élémentaire cette vision de l'Algérie afin qu'ils la fassent passer devant les yeux de leurs élèves.

Cette regrettable abstention s'explique à la fois par la modestie exagérée des instituteurs (1) et sans doute

(1) Elle s'explique peut-être aussi par le fait que la circulaire proposant les bourses a dû leur parvenir par la voie des Bulletins départementaux et les a touchés par suite un peu plus tard. (*Note du Comité.*)

par l'insuffisance de leurs ressources pécuniaires qui les a empêchés d'envisager un voyage assez coûteux, malgré l'aide offerte. La timidité que nous déplorons a été bien évoquée par un instituteur boursier, M. Chabridon, qui a su la vaincre personnellement, mais qui, ayant rencontré en Algérie presque exclusivement des collègues appartenant aux degrés supérieurs de l'enseignement, note dans son rapport : ils sont « tous « plus qualifiés que moi pour montrer dans leurs « rapports ou les charmes de l'Algérie, ou les belles « manifestations de notre effort colonisateur dont les « effets en maints endroits m'ont paru si heureux » – Quelle erreur ! Les comptes rendus faits par les membres de l'enseignement élémentaire sont parmi les plus intéressants, quelques-uns même sont des travaux d'un vif intérêt scientifique ou littéraire. Du reste, il ne s'agissait pas de rapporter d'Algérie des pages définitives, mais des impressions justes destinées à vivifier l'enseignement ultérieur des voyageurs. Et quant aux difficultés financières, ce sont les plus modestes Universitaires qui les ont apparemment les mieux résolues puisqu'ils ont fait les plus beaux voyages ! ...

*
**

Avant d'analyser les travaux qui nous ont été communiqués, qu'il nous soit permis de louer le soin qui a été apporté à leur rédaction et souvent même à leur présentation. Quelques-uns, en particulier ceux de M^{lle} Savignat, professeur à l'École supérieure de garçons de Saint-Léonard (Haute-Vienne), de M^{lle} Montigaud, professeur à l'École primaire supérieure de jeunes filles de Talence (Gironde), de M. Dès, professeur à l'École

primaire supérieure de Saint-Aignan (Loir-et-Cher), de M^{lle} Baudoin, professeur adjoint à l'École primaire supérieure de Gourdon (Lot), sont accompagnés d'excellentes photographies. M^{lle} Jean a encarté le sien dans une couverture décorée d'une aquarelle (1). Un professeur adjoint de l'École primaire supérieure de Thaon, M. Aumegeas, a édité une brochure dédiée aux membres de l'Enseignement primaire : *L'évolution économique de l'Algérie*. D'autres ont été visités, au retour, par la Muse de l'Afrique du Nord. Manifestations diverses d'un bel enthousiasme.

Déterminons d'abord, en faisant une moyenne, ce qu'ont vu nos voyageurs. Tous, ou presque, ont visité Alger, Oran, Constantine, et le Tell. Cela représente un honnête voyage et une bonne utilisation de la Bourse que le Comité avait, à juste titre, modestement remplie (2.000 francs), afin de disperser davantage la précieuse manne. Mais beaucoup d'autres ont résolument vidé leur bas de laine pour augmenter le viatique. Ils ont sacrifié leur goût du confortable et pris monture modeste pour aller plus loin. Ils sont restés un mois, plus même, dans notre grande France de l'Afrique du Nord. Encore se plaignent-ils, avec mesure, d'avoir été prévenus trop tard fin août seulement, dans certaines Académies. Ils ont donc poussé jusqu'à Biskra, même jusqu'à Touggourt, ou bien ont pénétré dans le Sud-Oranais, ils ont parcouru la Grande et la Petite Kabylie, et ils ont eu ainsi une vision assez complète de l'Algérie.

Essayons maintenant de déterminer ce qui, dans ce voyage, court ou prolongé, a surtout intéressé nos missionnaires, en quoi les idées qu'ils avaient emportées ont été modifiées :

(1) L'aquarelle et les photographies qui illustrent ces pages sont extraites des rapports des boursiers.

a) Le pays d'abord

Tous les boursiers, ou presque, avaient lu les descriptions enthousiastes d'Alger, d'Oran, de Constantine que donnent les manuels de géographie, admiré les photographies du Défilé des Portes de Fer, ou du Ravin des Singes, voire de quelque village kabyle ou d'une oasis heureuse. Ils se faisaient donc de l'Algérie une idée très favorable, s'attendant à trouver partout des sites pittoresques, ou des champs bien cultivés près de villages d'un exotisme de bon ton. Aussi peut-on « noter souvent « quelque déception en présence de l'aridité générale « des paysages nord-africains... -le pays nous a déçu. « Pour quelques centaines d'hectares fertiles, que d'étendues désertiques ; que de rocs à nu, arides et brûlés. « La nature algérienne – est-ce la faute du moment « – nous a semblé avare de richesses et d'aptitudes agricoles, pour tout dire d'un mot, hostile », écrit M. Monlau, professeur à l'École primaire supérieure d'Oloron, qui pourtant a été séduit par le pittoresque de la vie indigène et en parle en poète. Mais beaucoup ont compris l'âpre grandeur de ces sites et apprécié leur tristesse. Du reste, tous' notent le contraste existant entre les parties cultivées et les étendues stériles ou laissées en jachère. La Mitidja et ses riches villages, ses champs prospères, ses vignes leur ont donné une grande idée de l'œuvre française de colonisation. Beaucoup s'attardent à décrire le charme de Blida, la ville des roses, de Bouffarik et de ses orangers, la fertilité de certaines régions de l'Oranais, l'agriculture tenace de la Kabylie. La magie des pays du soleil ne les a pas laissés indifférents : « Ce que le Français du Nord ne peut imaginer « avant de l'avoir vue, c'est la couleur des paysages « Ici, le soleil et la sécheresse marquent le sol d'une « forte empreinte et le font très différent de ceux aux-

« quels nos yeux sont accoutumés. Sous le soleil de « midi, la route de Bougie à Djidjelli offre aux regards « émerveillés les couleurs les plus opposées. Au pied « des falaises rouges, les oueds gonflés par le dernier « orage apportent à la mer une boue sanglante colorée « de larges taches chocolat. Puis les tons s'adoucissent « en des ocres et des beiges plus neutres qui tournent « insensiblement au vert, tandis que, dans le lointain,



Alger.

« la mer se teinte « d'outremer et de « violet. Le soir, à « l'heure où le soleil « rase là cime des « montagnes, le même « paysage apparaît « entièrement déco- « loré, méconnaissable. Les montagnes, « le ciel, a mer endormie ont pris les « teintes translucides « de l'opale et hésitent entre des bleus, « des jaunes, des roses « très doux »... , écrit avec un enthousiasme sincère M^{lle} Legrand,

professeur à l'École primaire supérieure de Bar-le-Duc. Mais plus que les paysages de la campagne algérienne, les spectacles urbains ont retenu l'attention des visiteurs. Leur caractère est, en effet, beaucoup plus frappant, pour l'Européen et le dépayse davantage.

Le port magnifique d'Alger suscite une admiration générale. La ville française aux larges rues claires et propres plaît aussi ; par contre le quartier de la Casbah,

s'il séduit les amateurs de pittoresque et fait rêver les amoureux des choses du passé, révolte par la saleté bien arabe de ses ruelles, par la puanteur de son marché, les touristes délicats. Beaucoup, mais pas tous, sont sensibles à la fraîcheur paisible des mosquées, à la délicatesse de leur décoration. Remarque curieuse, la poétique douceur des cimetières musulmans, celle surtout de cet adorable cimetière de la Princesse, où assis sur une tombe, à l'ombre du figuier du bonheur, il fait si bon rêver, n'a été appréciée que par quelques pèlerins. Par contre, beaucoup ont décrit complaisamment l'organisation moderne du port et n'ont pas négligé les statistiques concernant l'évolution de son trafic ; c'est une manifestation de cette tendance vers la recherche d'une documentation pédagogique que nous avons notée déjà et dont nous dirons plus loin des résultats.

Oran, le grand port de l'ouest, a un type de ville trop espagnol pour avoir été aussi généralement compris qu'Alger. La ville est loin de présenter le même pittoresque, bien que les jardins qui dominent le port au pied de la forteresse, soient de toute beauté. Il faut noter que l'érudition de nos visiteurs a été souvent en défaut : ils n'ont pas toujours justement mesuré l'importance de son port, dont le trafic, en rapide progrès, dépasse celui d'Alger. Cela n'a rien de surprenant du reste. Beaucoup plus ramassé que celui d'Alger, avec des docks entassés aux pieds du « cerro » de Santa-Cruz, il n'a pas l'importante beauté de celui d'Alger. Les Oranais, hommes d'affaires uniquement préoccupés de leurs négoce, se soucient beaucoup moins que les Algérois de faire admirer aux étrangers les installations de leur port. C'est par la faute de cette médiocre information que, sauf quelques exceptions, peu de visiteurs ont deviné le rôle considérable que prend Oran, tête de la ligne d'Oudjafez-Casablanca, comme port d'entrée des marchandises

et même des voyageurs pressés à destination du Maroc oriental et central.

Constantine a séduit tous les amis du pittoresque et tous l'ont visitée, hantés par le souvenir des deux sièges. Le contraste entre la ville européenne et le quartier indigène a été complaisamment décrit.

Il est digne de remarque que les images qui nous sont données des trois villes sont assez différentes. Les amateurs de pittoresque, les plus nombreux, y ont promené le dilettantisme du voyageur artiste. Leurs impressions sont souvent vigoureuses, parfois poétiques, et dans cette masse de documents il y a à glaner tout un florilège.

Nous devons noter une disposition d'esprit assez fréquente qui atteste la valeur de l'enseignement géographique qu'ont reçu les maîtres de, notre enseignement primaire. Les méthodes de la science géographique la plus récente leur sont bien connues et ils ont tenté d'en faire l'application pour interpréter ce qu'ils voyaient. M^{lle} Bouchan, professeur à l'École normale de Guéret, laisse « de côté toutes les impressions artistiques ou pittoresques pour se borner à signaler quelques faits de géographie physique, humaine et économique ». M. Fénelon, professeur à l'École primaire supérieure de Belvès, fait un cours judicieux de géographie physique. D'autres sont préoccupés davantage de géographie économique : la culture de la vigne en Mitidja, le problème des communications le mouvement des ports sont étudiés avec une précision digne de spécialistes.

Un grand effort pour apprécier l'œuvre colonisatrice de la France est remarquable partout. Les voyageurs ont compris que c'était cela surtout que le Comité du Centenaire leur demandait d'observer afin d'en rendre compte plus tard à leurs élèves. La colonisation de la Mitidja a été bien étudiée et, les souvenirs de lecture aidant, de suggestives comparaisons établies entre la stérilité de

1830 et la prospérité d'un siècle plus tard. En revanche les grands travaux d'irrigation du Tell n'ont pas été mentionnés, les voyageurs ayant grande hâte (hâte bien légitime du reste) d'aller vers le sud contempler le désert.

Ils en rêvaient tous, du désert! de son immensité mouvante chauffée à blanc par le soleil. Tous voulaient goûter la fraîcheur miraculeuse des oasis perdues au milieu de la fournaise. C'est à Biskra, particulièrement accessible grâce aux chemins de fer, qu'ils sont généralement allés chercher cette impression du grand sud. L'émotion chez tous a été vive, encore que fortement influencée par les souvenirs littéraires : il est si difficile à un intellectuel de regarder quoi que ce soit avec des yeux ingénus ! Mais pourtant quelle conquête a faite l'Algérie de ces âmes occidentales ! J'en veux la preuve dans ces vers qu'un professeur de Lyon, M^{lle} Forest, joint à son rapport : ils sont beaux, bien que n'obéissant pas à la loi de la rime, ils ont un rythme souple et rare et paraissent empreints d'une vraie nostalgie :

TOZEUR

*Je suis, si vous voulez, une Bédouine bleue,
Mon chemin est de sable et les murs sont dorés,
Mon chemin et les murs ont la même couleur.*

*L'horizon ? fil tenu plus haut que le Djerid
Et, si limpide. l'or de ce lac ignoré,
Une lente oasis qui se dessine et meurt
Pour reparaître ici et là et s'évanouir.
Mon âme, elle, a choisi les mirages du sud
Et les vêtements bleus des femmes de Tozeur.*

*Mon âme, elle, a choisi cette halte dorée
Dans la lumière pure et le ciel toujours bleu,
Mais les soirs, le couchant devient de sable rouge
Et mon chemin sans ombre a la même splendeur,*

*Soudain, tout l'occident pour une étoile seule,
Haute lampe d'Allah veillant l'immensité
Dans un instant divin de parfaite unité
Où l'air a pris au sol son ardente pâleur !
Ineffable tourment sanglotant sur ma bouche,
Mon âme, elle, a choisi le Sud illimité.*

M^{lle} Forest (qui termine son rapport par une déclaration catégorique : « J'aime l'Afrique ! » et prouve la sincérité de sa conversion en partant en guerre contre... les mouches, fléau de sa terre d'élection) est une conquête que l'Algérie a faite sur la France et les jeunes filles lyonnaises, ses élèves, apprendront certainement à aimer sa patrie d'adoption. Et cette conquête n'est pas unique. Il n'est pas un seul de ces voyageurs qui n'aient été séduits par la magie de l'Afrique du nord, et plusieurs déclarent « je reviendrai ». M. Baudouin, (E. P. S. de Gourdon) dont l'intéressant rapport est orné de photographies, veut servir l'Algérie non seulement dans sa classe, car il a rapporté « ample provision de gravures, de livraisons et d'affiches », mais aussi en dehors et il nous promet un travail : sur « les arbres et les bois d'Algérie » et une étude sur « les thermes et la question hydraulique chez les Romains d'Afrique ».

En somme si la terre algérienne a déçu quelques amateurs de frais ombrages et de vertes campagnes, elle a séduit le plus grand nombre de nos boursiers et a fait de quelques-uns des pèlerins passionnés de l'Afrique du Nord.

b) La vie indigène

La vie indigène a Plus encore que le pittoresque du sol et que la beauté des villes intéressé les boursiers.

M. Chabridon, instituteur à Huriel (Allier), note l'impression désagréable, que produisent sur l'étranger

les indigènes qui, à l'arrivée du bateau « se ruent, « nombreux, loqueteux, sordides, à la descente des « voyageurs, se disputant les valises, offrant leurs « services avec une insistance et une persistance « d'affamés. Et les petits cireurs donc ! Puis le long des « quais contre les parapets, tous ces êtres indolents, « pieds nus, drapés de burnous d'un blanc douteux, « la tête protégée du soleil par quelque méchante che



Alger. — Une rue de la casbah.

« chia ou quelque en-
« roulement de toile,
« sont peu sympathi-
« ques.»

A ces critiques, un Algérien répondra que ces indigènes ne sont pas des inutiles : ils travaillent à leur manière. Quand arrive un bateau marchand, ils accourent et ne marchandent pas leur peine jusqu'à ce que le déchargement en soit terminé. Après quoi, ils flânent attendant qu'une autre tâche s'offre à eux. C'est

assez naturel et il n'y a pas trop à redire là-dessus.

La mendicité surtout, exercée par les enfants, a peiné les cœurs sensibles. P'tit sou. P'tit sou, tel est le cri de l'Algérie, note une boursière. Nous comprenons parfaitement cette tristesse, mais là encore il vaut mieux essayer d'expliquer que de vitupérer la faiblesse en ce point de l'âme indigène : la religion musulmane n'interdit pas, au contraire, la demande de l'aumône et

fait de l'assistance des indigents et de la pratique de l'hospitalité des devoirs impérieux du fidèle.

De même il faut considérer que les conquêtes de l'hygiène moderne sont difficiles à imposer et que le soleil, grand purificateur, est le meilleur antiseptique qui permet à l'Algérie, comme à tous les pays du midi, d'être sale autant qu'il lui plait. Cependant certaines révoltes sont justifiées. M^{lle} Rossignol, directrice d'École à Lyon, note, comme beaucoup de ses collègues féministes l'abandon où est laissée l'enfance : « les enfants surtout excitent notre pitié : des chapelets « de mouches sont collés autour de leurs yeux, « semble-t-il, car c'est l'époque où les dattes vont « mûrir et les mouches foisonnent ». Certes, pour nos institutrices penchées avec tant de dévouement sur l'enfance, ce spectacle est pénible et il est juste de dire que, si l'école algérienne fait ce qu'elle peut, il reste encore beaucoup de progrès à réaliser.

Ces critiques faites où il y a bien de la sympathie latente — les voyageurs constatent qu'ils ont à peine aperçu, « par quelques portes ouvertes » qu'ils ne franchirent pas, la vie des indigènes, renfermée dans le mystère des maisons bien défendues contre la curiosité des étrangers, impénétrables comme le regard des Arabes, dont l'âme est cachée dans ce regard absent comme leur corps est dissimulé sous les amples plis du burnous. Pourtant quelques-uns d'entre eux ont été fort aimablement reçus par Si Mohammed ben Dridi, cheik de Bou-Chagrouh, qui trouvera ici et les remerciements de ses invités et ceux du Comité du Centenaire. M^{lle} Collas (E. P. S. de Mayenne) et M^{lle} Loustau (Cours complémentaire de Salies-de-Béarn) font de cette belle réception un tableau pittoresque et ému : Si Mohammed leur a donné une haute idée de la courtoisie et de la dignité de vie des Algériens bien nés.

Les maîtres de notre éducation populaire ont été naturellement portés à se demander quelle influence a exercée l'enseignement des indigènes. Ils ont rapporté, il faut le dire, des avis contradictoires. Les uns sont très optimistes, M. Bouzid (Directeur d'Ecole à Mauguio), très fier d'être « un enfant d'Algérie » et d'enseigner maintenant les enfants de France, le proclame, M^{lle} Geneviève Denssède (Cours complémentaire



Femme arabe.

de La Roche à Saint-Eloy-les-Mines) croit volontiers le bon vieillard qui lui fait visiter les bâtiments de l'école d'El Kantara. « Elle « a transformé, nous dit-il, « le pays et les enfants, « cette « écoule », ! La « jeunesse est réfléchie, « moins turbulente et si « savante, les jeunes gens « plus respectueux et le « service militaire en France est, le rêve de chacun ». Hum ! Nous nous serions quelque peu méfié de ce docteur Pangloss indigène ! Nous serions plus disposé à croire M. Saillard, instituteur

à Villiers-sous-Chalamont, qui, ancien élève de la section spéciale de l'Ecole normale de La Bouzaréa, a été instituteur à Sétif. Il a noté un heureux changement de la situation qu'il observait il y a 20 ans, un progrès qui « a dépassé mon attente », écrit-il. Et M. Ruayres, professeur à l'Ecole normale de Montauban, qui a conversé avec des instituteurs algériens, estime que « les programmes de l'enseignement indigène semblent maintenant

« insuffisants : pas de géographie ni d'histoire, alors « que les enfants indigènes instruits dans les écoles « d'Européens manifestent un vif intérêt pour l'histoire « de France et s'enthousiasment pour la Révolution « française ; un enseignement du français sans base « grammaticale ; pas de leçons de sciences à proprement « parler, etc. » C'est évidemment par l'éducation que nous gagnerons peu-à-peu le cœur des populations musulmanes : déjà des résultats ont été obtenus ; notre langue est partout comprise, parlée partout, plus ou moins correctement, et les résultats obtenus sont mesurés par un boursier qui, dans une famille kabyle de Michelet, trouve un grand-père, ignorant tout du français, un homme mur le comprenant mais le parlant à peine, et un jeune homme le parlant et l'écrivant correctement. Aussi nous semble-t-il comme à la majorité des auteurs des rapports, qu'il n'y a pas lieu de désespérer et nous ne souscrivons pas au jugement pessimiste de M^{lle} Desclaux, directrice de l'Ecole normale de Saint-Brieuc, -qui constate « une imperméabilité (sic) trop certaine, du « moins chez les masses populaires », ni au regret de M. Ladoune, inspecteur primaire à Montpellier : « les « Arabes ne consentent jamais à se laisser assimiler à la « vie européenne ». « Vous jamais connaître les Arabes », dit un guide indigène de Tlemcen à M^{lle} Savignat. Pas en quelques jours évidemment, ni avec « l'esprit colon » trop souvent porté à dénigrer l'employé qui ne donne pas toute satisfaction. Mais nous croyons que les appréciations les plus sages sur ce grave sujet ont été écrites par M. Gilles, instituteur au Cours, complémentaire de Langogne, bien préparé à comprendre la vie indigène par son service militaire pendant la guerre dans des régiments de zouaves et de tirailleurs. « Trop « de différences, et trop profondes, nous séparent « encore... Sans doute l'indigène hésite à entrer dans

« le courent de la civilisation, mais nous n'en doutons
 « pas, il y sera bientôt tout-à-fait quand l'instruction
 « répandue et les œuvres sociales créées à son profit
 « auront donné leurs fruits. La France peut être fière de
 « son œuvre. »

Les populations juives ont beaucoup intéressé certains voyageurs qui connaissaient les critiques faites au décret



Le grand-père et le petit-fils.

Crémieux. L'assimilation – au moins apparente – des Israélites d'Algérie les a beaucoup frappés. Les jeunes portent le costume européen, participent à toutes les manifestations de la vie coloniale européenne, ont une activité en tous points comparable à celle de colon. Et cette évolution est assez récente, dans les villes de l'intérieur, pour que M^{lle} Savignat ait pu prendre à Tlemcen l'intéressante photographie montrant un grand-père juif en costume oriental menant par la main un petit-fils vêtu à la dernière

mode de Paris. Electeur, travaillant dans la paix, enrichi par ses négoce, le juif est un des plus sûrs bénéficiaires de la conquête. Il est sans doute rallié à la France. Mais nos boursiers l'ont constaté, il reste fidèle dans l'intimité à ses mœurs d'autrefois. Cela n'a rien d'étonnant – la race juive n'a-t-elle pas toujours été fortement attachée à ses traditions : qu'en serait-il resté sans cela ? – ni d'inquiétant, et cette « vie double » nous apparaît pittoresque, sans plus.

Du reste ces deux populations algériennes peuvent se rapprocher, malgré le mépris du Musulman pour le Juif, et la défiance de l'un et de l'autre à l'égard du colon, et communier dans le patriotisme algérien dont M^{lle} Papparel, professeur à l'École normale d'Institutrices de Nîmes, note justement la force. « Qu'il soit colon ancien
 « ou de venue récente, instituteur indigène ou Français
 « impeccable (?), adolescent très fier de son certificat
 « d'études, ou pasteur à demi nomade, rassemblant tout
 « son savoir pour décider « la dame européenne » à aller
 « visiter Djelfa, il pense toujours que l'on ne peut venir
 « en Algérie que pour s'y fixer et qu'on y est plus heureux qu'en France et qu'on ne saurait quitter la terre
 « d'Afrique quand on y est venu. Cet amour du pays
 « est le gage le plus sûr de la bonne entente et de la
 « prospérité ».

c) La colonisation

La plupart de nos boursiers ont eu le désir de contempler les ruines grandioses des villes romaines de Mauritanie et de la Province d'Afrique, et beaucoup se sont imposé de longs voyages en autobus ou en automobile pour y accéder. Tous ont été émerveillés et ils ont découvert avec M. Belaud, professeur à l'École supérieure de Saint-Jean d'Angely, qu'on y avait une « vie raffinée » plus agréable que celle que Européens et Indigènes mènent aujourd'hui. Ils en ont conclu que nous n'avons pas encore « fait aussi bien que les Romains ». Sans doute, mais il faut penser que nous sommes en Algérie depuis seulement cent ans, tandis que les Romains y sont restés cinq siècles – et que nous devons réparer les ruines de plusieurs siècles de domination arabe, et de régence turque. La conquête arabe a créé

une Afrique musulmane et la défiance, sinon la haine du Croissant pour la Croix ne facilite pas notre tâche.

Notre effort a pourtant été grand et malgré nos hésitations, malgré que nous ayons fait trop souvent de l'Algérie une terre d'expériences en matière de colonisation, que trop de rêves se soient interposés entre ce pays et les nécessités du moment (rêve de colonisation à la romaine de Clauzel à Bugeaud, de colonisation libre, trop tôt, à l'époque de Vallée, de colonisation dirigée, d'exploitation Saint-Simonienne, de colonisation pénale, de mise en valeur par de puissantes sociétés par actions, de proconsulat militaire et de royaume arabe, de colonisation patriotique quand on y transporta les Alsaciens-Lorrains après 1871, pour en revenir enfin à des systèmes moins théoriques et plus modestes de mise en culture par le colon avec l'aide de l'indigène), malgré bien des erreurs, dont quelques-unes ont été tragiques, l'œuvre accomplie par la France mérite l'admiration.

Cette admiration, tous les boursiers ne l'ont pas ménagée. Le riche jardin qu'est devenue la marécageuse el, insalubre Mitidja, a séduit les visiteurs et leur enthousiasme est grand. Boufarik, Blida ont eu en presque tous des chantages sincères, même en ceux qui ne les ont pas trouvées aussi poétiques que les avait faites la fantaisie d'un grand écrivain. Nous répondrons à la question mélancolique posée par M^{lle} Aymard, professeur à l'École normale d'Institutrices d'Alençon : « Faut-il aller voir les lieux que les poètes ont chantés ? » — jamais, Mademoiselle, surtout quand ils ont le tempérament de l'admirable écrivain qu'est André Gide, qui partout ne voit que lui-même. Et c'est pourquoi, lectrice des « Nouritures terrestres », vous êtes allée, amoureuse de Blida, contempler « la petite rose, fleur du Sahel » et y avez trouvé un médiocre bois sacré « qu'éclairent, ô sacrilège, des réverbères à gaz ! » Mais quand, délaissant Gide

comme un simple « faux-monnayeur », vous avez regardé avec vos yeux, vous avez justement apprécié l'immense effort accompli dans ce pays et noté de façon intéressante les heureux résultats donnés par l'organisation agricole coopérative. « Tout est ici sous le signe COOP », dites-vous, et cette notation est pleine d'enseignement.

M. Anne, dont l'admiration est sans réserves, a visité la ferme Sainte-Marguerite, et surtout « l'Usine Coopérative pour le traitement des sous-produits de la vigne ». Pris d'un zèle très louable, il se propose d'exaucer le vœu de l'ingénieur-agronome, directeur de cette usine. « Il nous demanda de signaler à notre retour en France, « a nos grands élèves, le champ qui peut s'ouvrir en « Algérie à leur activité. Nous le lui avons promis et « nous n'y manquerons pas. » De même M. Sampy, professeur à l'École primaire supérieure de Colmar et président de l'Amicale des Instituteurs et Institutrices du Haut-Rhin, qui a conduit en Algérie une excursion de ses collègues alsaciens, se propose « d'orienter ses anciens élèves vers l'Algérie où il y a des possibilités d'existence innombrables ». Ce sera une excellente initiative.

M. Paul Francillon, professeur à l'École normale de Caen, retrouve en Mitidja « les paysages familiers de France » et M^{lle} Raymonde Perron, institutrice à l'École primaire supérieure d'Embrun, y admire l'outillage moderne de l'agriculture. Elle s'écrie : « Quelle douche pour mes préjugés ! je croyais volontiers que seule la « métropole était le pays moderne entre tous... » C'est une douche fort salutaire. M^{lle} Bret, (E. P. S. d'Albi), étudie avec soin la colonisation alsacienne à Haussonviller et l'organisation de Camp Maréchal.

Bien des voyageurs sont agréablement surpris en constatant que les Hauts-Plateaux sont bien moins stériles qu'ils ne l'avaient pensé, mais tous ceux qui ont osé

aller jusqu'à Bou-Saada ou jusqu'à Biskra, gardent une impression inoubliable des oasis. Ils ont pris contact avec le désert et en ont senti l'attrait.

Quelques-uns ont causé avec les colons. « Actuellement, note M. Ruayres, la plupart des colons français me paraissent dans l'aisance, mais déjà un certain nombre, trouvant que l'Algérie n'est plus un pays assez neuf, vendent à un bon prix leurs terres et vont au Maroc, avec la somme ainsi réalisée, acquérir de vastes domaines. Mieux préparés que des immigrants venus de France, plus entreprenants aussi, ce sont eux qui colonisent le Maroc. » Nous, laissons à son auteur la responsabilité de cette affirmation, Nous constatons seulement que la même impression heureuse causée par le spectacle de la prospérité des colons français se retrouve dans tous les rapports. Quant aux colons étrangers, M. Maugendre, Inspecteur primaire à Carpentras, nous parle avec l'autorité d'un homme élevé en Oranie, de l'assimilation des fils d'Espagnols et des fils d'Italiens qui est « parfaite » et M. Bauberot, (E. P. S. de Bellac), n'a pas craint, pour enrichir son étude sur le problème italien dans le département de Constantine, de demander une interview au Consul général d'Italie lui-même. Il nous rapporte les déclarations très rassurantes de ce haut fonctionnaire italien, constatant l'excellence des rapports entre colons italiens et français et la satisfaction des Italiens. Cette collaboration, ajoute-t-il, pourrait être étendue à d'autres pays que l'Algérie.

Nous voilà rassurés : il n'y a pas de question italienne en Algérie malgré le voisinage de la Tunisie.

Les rapports des colons français et étrangers avec les indigènes ne sont pas toujours aussi bons qu'ils devraient être. Les colons se plaignent et pour avoir écouté leurs doléances, M. Ruayres qui juge les Arabes « paresseux, menteurs, portés au faux-témoignage », nous paraît bien

sévère. Nous n'osons souscrire à cette opinion que « l'indigène étant maintenant très efficacement protégé contre la brutalité des colons, ce serait le colon qui maintenant est exposé à des accusations injustifiées ».

Enregistrons ces plaintes avec philosophie : Quel est le patron qui ne se plaint pas de ses ouvriers ? Et puis voilà que l'indigène achète de la terre, qu'il devient l'égal de l'Européen. N'y a-t-il pas quelque jalousie dans cette sévérité pour une population que l'on considérait comme subalterne ? Nous avouons avoir été beaucoup plus choqué de la brutalité de langage et de gestes de certains Européens de très basse origine envers des Arabes qui valaient mieux qu'eux et notre indignation nous place à côté de M. Marot, Directeur de l'Ecole normale de Châteauroux, quand il critique la grossièreté des employés des Compagnies de transport et de certains petits fonctionnaires. « L'indigène paie sa place d'autocar, mais on le rudoie, on le comprime sur le toit de la voiture, on le tasse à coups de gueule et même de poings, et il accepte sans révolte apparente ». Combien y a-t-il de Français parmi ces brutes ? N'y a-t-il, comme le déclare pudiquement M. Marot, parmi elles, que des « métèques », « Espagnols, Syriens, Mozabites fraîchement naturalisés » ?

Malgré ces ombres au tableau (quelle œuvre humaine est sans Ombres ?), le spectacle de la colonisation française en Algérie a causé à tous les maîtres de l'enseignement primaire qui firent ce voyage, une impression profonde. Combien pourraient déclarer avec M. Morel, professeur à l'Ecole normale de La-Roche-sur-Yon : « Il m'a débarrassé du préjugé anticolonialiste auquel j'étais enclin ». Et ceci encore est un résultat qui démontre la profonde utilité des Bourses de voyage. Aucune propagande ne vaut le témoignage direct des faits.

d) Bénéfices d'un pareil voyage pour l'enseignement

Tous les voyageurs déclarent : « Désormais je n'en-seignerai plus l'Algérie comme avant ». La plupart en parleront avec un véritable amour. Quelques-uns sont devenus propagandistes. A M. Aumégeas, dont nous avons lu l'intéressante brochure destinée à ses collègues de Meurthe-et-Moselle, il faut joindre MM. Gachon et Serrèze, Directeurs d'Ecole dans le Puy-de-Dôme, qui annoncent des publications dans « Nouvel Age » et « l'Ecole libératrice », M. Anne qui organise, grâce au Comité Michelet des Andelys et à la « Société gisorienne des Conférences populaires », un enseignement post-scolaire de notre grande colonie de l'Afrique du Nord, M^{lle} Queyret, institutrice au Cours complémentaire de Saintes, nous a donné une intéressante étude sur le port d'Oran qui mériterait la publication, M. Morel, des notes très précises sur la préhistoire nord-africaine, M. Bais, Directeur du Cours complémentaire des Andelys, le texte d'une conférence publique qu'il a faite sur son voyage, M. Sagittou, professeur à l'Ecole primaire supérieure de Brignoles, un travail sur les richesses minières de l'Aurès, etc.

Comme l'écrit M. Dès (E. P. S. de Saint-Aignan), « le professeur décrit avec plus de foi ce qu'il aime que ce qui lui est indifférent... Il l'enseigne aussi avec plus d'assurance ». M. Debesse, professeur à l'Ecole normale de Châlons-sur-Marne, a désormais l'idée de ce qu'est « une civilisation de pays neuf » et saura la communiquer à ses élèves. Tous ont rapporté d'abondants documents photographiques, quelques-uns ont constitué un petit musée scolaire.

En somme, il est impossible de ne pas être frappé par l'excellente interprétation que tous les boursiers ont don-

née à la circulaire ministérielle exprimant les vues du Comité. Même ce professeur qui se plaint d'avoir été « hanté par les limites étroites qu'une circulaire fixe à nos rapports », étroites et sinistres limites qui ne l'ont pas empêché d'écrire d'intéressantes pages, intelligemment illustrées, sur un voyage qu'il eut l'art de pousser jusqu'à Carthage (ce qui était implicitement désobéir à la terrible circulaire fixant aux voyageurs comme limites extrêmes celles de l'Algérie), tous les maîtres de l'enseignement primaire dont nous avons analysé les rapports ont fait un beau et utile voyage, en pensant toujours à leurs élèves, et de ce dévouement il convient de les féliciter. Dans ce nombre considérable de travaux, nous n'avons trouvé qu'un ou deux exercices littéraires, de ces recueils de tableautins, où se complaît la fantaisie d'un passant, superficiel toujours, injuste souvent. L'exception – si rare – confirme la règle.

II

ENSEIGNEMENT TECHNIQUE

Nous venons de noter, non sans un sourire amusé, qu'un boursier du Centenaire se plaignait des « limites étroites que la circulaire ministérielle fixe aux rapports. Ces limites ont été bousculées dans presque tous. Mais jamais autant que par les membres de l'Enseignement technique. Il s'agissait de montrer de quel intérêt pour leur enseignement avait été ce beau voyage. Car enfin il ne s'agissait pas d'une simple promenade de vacances que quelques-uns même ont faite très courte : consacrer cinq jours à une randonnée aussi longue et aussi coûteuse, comme nous l'avons constaté par la lecture de certain rapport, c'est vraiment perdre son temps, sa peine... et la subvention du Comité.

Sur sept rapports, un seul, celui de M^{lle} Pinault, professeur à l'École d'Art appliqué de la rue Duperré, mérite d'être analysé.

M^{lle} Pinault a fait un intéressant voyage. Comme ses collègues, elle a admiré la beauté originale des paysages

algériens, essayé de pénétrer le mystère dont s'enveloppe la vie indigène, étudié les résultats de l'effort colonisateur de la France. Mais elle n'a pas cessé de penser à son métier et à ses élèves et elle a enrichi son savoir d'observations intéressantes.

A Alger, après une visite à la ville, « je parcourus en tous sens, nous dit-elle, la rue et le marché de la Lyre, la rue de Chartres et ses curieuses boutiques,



Une rue de Tlemcen.

« à la recherche de documents qui intéressent le plus mon enseignement, c'est-à-dire, les tapis, les broderies et les dentelles.

« Plusieurs journées furent consacrées à la visite des ateliers de tapis ».

Ce qui ne l'empêcha pas de passer des heures exquises au Jardin d'Essai et au Parc de Galland dont elle admira les plantes étranges : « quelle belle source de documents pour les élèves et les artistes que ces végétations qui peuvent donner à l'art local son caractère propre ! »

En Kabylie, elle étudia les industries locales : bijouterie, poterie, tissage. Le déballage d'un indigène rue d'Isly, à Alger, lui permet d'étudier la dentelle : « à part quelques essais de macramé, de rares dentelles aux fuseaux, ornements d'ouvrages très anciens, la Chebka est à peu près la seule dentelle fabriquée dans toute l'Afrique du Nord et particulièrement en Algérie, à Alger, Coléa, Blida, Djidjelli. Tandis qu'à Rabat, l'entre-deux se nomme Randâ et désigne une bande très étroite, à Alger le terme de Chebka s'applique à tous les entre-deux de dentelles à l'aiguille... La Randâ et la Chebka ne s'enseignent pas spécialement, on ne les apprend qu'en regardant une bonne ouvrière travailler... » A Constantine, elle visita l'Ecole Professionnelle de Sidi Djelli, à Alger enfin, au retour, l'Institut agricole et l'Ecole industrielle. Elle compléta ses études en allant admirer les modèles anciens au Musée des Antiquités algériennes et au Musée du Bardo.

Gageons que bientôt les élèves de l'Ecole des Arts appliqués de la rue Duperré vont apprendre à dessiner et à utiliser les plus jolis motifs de l'art indigène algérien. C'est un résultat qui n'est point négligeable.

III

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

L'enseignement secondaire a largement profité de la libéralité du Comité du Centenaire. Naturellement presque tous ceux qui ont obtenu une bourse sont des professeurs d'histoire et de géographie. Parmi ceux voués aux autres disciplines notons trois professeurs de lettres ou de grammaire, un de philosophie, un de physique et un d'espagnol. Le professeur de physique, M. Sarraut, n'a naturellement tiré de son voyage aucun profit direct pour son enseignement, mais... « séduit « par la variété infinie de ses sites, par la beauté et la « grandeur de ses paysages, à proximité des côtes de « France, je n'ai pas hésité à me fixer dans ce pays « d'Islam lorsque l'occasion s'en est présentée. Et c'est « ainsi qu'à la suite de cette randonnée, j'ai accepté « un poste au lycée de Tunis ! » Voilà une vocation coloniale à l'actif du Comité.

M. Marsal, professeur de philosophie au Lycée de Beauvais, a utilisé son voyage en philosophe. Il a étudié avec pénétration la question : se constitue-t-il une, race algérienne originale ? et constaté « de visu » que les

théories des anthropologues sont souvent assez risquées. Bénéfice certain, car notre devoir n'est-il pas, à nous les universitaires bourrés de lectures, d'apprendre à nous défier des livres qui s'interposent trop souvent entre notre œil et la vie ? « Comment ne pas noter à la fois « combien est utile la connaissance indirecte et livresque « et combien elle est insuffisante, inexacte même dans



Cimetière musulman.

« sa précision ? Ainsi, je n'ai à proprement parler rien « appris de nouveau sur le relief de l'Algérie et pourtant « j'en ai une idée tout autre... »

M. Barbelenet, professeur au Lycée Lakanal, pense que le séjour qu'il a fait en Algérie ne sera pas inutile à ses élèves de lettres ; « je sais bien que mes « élèves de troisième B ne m'auraient pas témoigné une « émotion aussi vive au cours d'une explication de la « mort de Sylvestre de Pierre Loti, si à Touggourt, tandis « que je méditais sur le pieux anonymat des tombes « musulmanes, je n'avais pas senti se draper sur mes

« épaules le lourd manteau d'argent incandescent. » D'autres, comme. M. Boussinesq, professeur de première au collège de Brive, considèrent que « pour un professeur de lettres le profit le plus clair est celui (qu'il) a « retiré de la contemplation des « Villes d'Or ». M. Eude, professeur de cinquième. au Lycée de Chambéry, nous revient avec une âme de militant : « aussi je ne me « laisserai pas de vanter aux jeunes gens vigoureux et « entreprenants le charme de cette France d'outre-mer, « si près de la métropole, qui offrira un vaste champ « à leur activité intelligente, dans tous les domaines, « en particulier dans l'exploitation minière encore à ses « débuts », tandis que M. Denis, professeur d'espagnol au Lycée d'Orléans, se contente de nous donner des pages très ingénieuses sur ce qu'il a vu pendant le mois qu'il a consacré à parcourir le Maghreb. Nous relevons entr'autres cette jolie explication du succès que les lignes d'autobus rencontrent chez les indigènes : « Elles (les Compagnies de transport) exploitent l'instinct séculaire « du nomade... Famélique, loqueteux, l'indigène passera « des journées entières au soleil, sur l'impériale, pour « satisfaire sa passion vagabonde. Une vie nouvelle « est née pour lui avec la voiture mécanique. Il en « profitera donc et délaissera mulet et chameau. Mais « en cela il ne fait que céder à la fatalité. Il s'installe « dans l'autobus comme il s'est installé dans la vie « française ; Mektoub ! »

Les professeurs d'histoire et de géographie ont eu deux préoccupations différentes. L'une les portait vers les études d'érudition: la générosité du Comité a été pour eux l'occasion de recherches portant sur la géographie physique ou humaine, sur l'archéologie de l'Afrique du Nord, l'histoire de l'art mauresque, la sociologie ou la colonisation de l'Algérie française. L'autre les incitait à obéir à la circulaire ministérielle qui leur conseillait

de rechercher surtout en ce voyage des bénéfiques pédagogiques. Et chez tous enfin il y avait l'idée très naturelle que, ce voyage ayant lieu pendant les vacances, l'occasion était belle d'aller quelques jours à la chasse aux images, « so für mich in » comme dit le poète allemand, au gré de la fantaisie.

Nous avons donc toute une série de rapports essentiellement touristiques. Nous avons pris à les lire un plaisir extrême. Mais l'austère devoir qui nous est imposé de suivre la circulaire ministérielle nous oblige à ne pas citer bien des pages brillantes, et nous ne pouvons même pas enchâsser dans le triste métal de notre compte-rendu quelques images jolies, pierres précieuses qui l'auraient fait ressembler aux lourds colliers d'argent que portent les Mauresques. Il eût été pourtant amusant de noter des impressions différentes, voire contradictoires, qu'ont eues en présence des mêmes spectacles des hommes d'égale culture. Mais ne sait-on pas, pour l'avoir trop répété, qu'un paysage n'est qu'un état d'âme ? Il est sans doute plus utile de relever les concordances. L'œuvre de la France à Alger, devenue un emporium d'une activité splendide et une belle capitale, a reçu des éloges mérités, l'agriculture de la Mitidja a été appréciée par tous les voyageurs qui savaient ce qu'était le pays aux premiers temps de la conquête, la mise en culture des Hauts-Plateaux a beaucoup frappé ceux qui eurent le bonheur de faire leur voyage pendant les vacances de Pâques, de même que les oasis et leur vie si particulière ont séduit ceux qui ne craignirent pas de s'enfoncer dans le sud pendant l'été brûlant. Tous aussi se sont penchés, très intéressés, sur le problème indigène. Ils ont été en général découragés par le mystère dont s'enveloppe volontiers vis-à-vis de l'Européen la vie arabe et, avec prudence, se sont bien gardés de conclure. Peut-être la plainte que nous trouvons çà et là exprimée avec beau-

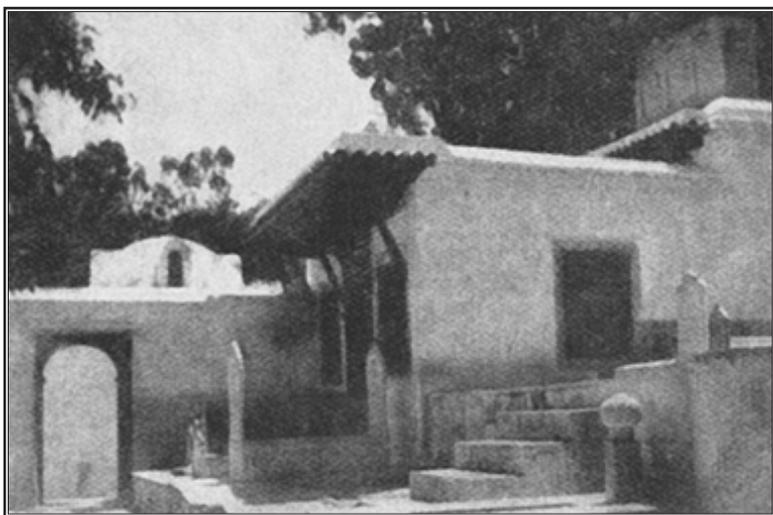
coup de courtoisie que l'on n'ait pas organisé des caravanes avec des guides autorisés n'est-elle pas absolument injustifiée. Je regrette, écrit M^{lle} Roudil, professeur au Lycée d'Avignon, que l'on n'ait pas songé à organiser de « groupes universitaires qui auraient permis des « échanges de vues, d'impressions aussi entre les boursiers du Centenaire ».

Mais les membres de l'enseignement secondaire, qui sont si avides de libre culture, auraient-ils supporté si facilement que quelques censeurs l'ont voulu dire la présence toujours importune d'un guide ? Ces pèlerins, dont quelques-uns furent passionnés, se défendent du reste de rapporter des idées précises, ayant un esprit critique trop aiguisé pour ne pas savoir ce que valent les impressions de passagers. C'est pourquoi quelques-uns d'entre eux se sont fixé un objet d'études précis, bien délimité, afin d'avoir le temps de l'examiner sérieusement.

Les géographes ont étudié les plissements de l'Atlas, le problème de l'eau en Afrique du Nord, le peuplement de certaines régions du Tell ou des Hauts-Plateaux le mouvement des ports algériens, cherchant à vérifier les conclusions d'études commencées bien avant le voyage. MM. Valleur et Lanoir, professeurs au Lycée de Vesoul, nous donnent de bonnes monographies sur « Les voies ferrées et le Transsaharien » et « la Vigne en Algérie », M. Sermet, professeur au Lycée de Bayonne, qui prépare une thèse sur la géographie du sud de la péninsule ibérique, a étudié, à titre de comparaison, la structure de l'Oranie occidentale, le comblement des hautes plaines et l'évolution du relief en Oranie. M. Lager, du Lycée de Bastia, s'est intéressé à quelques problèmes posés par la structure des deux Atlas, etc...

Très nombreux ont été les historiens qui ont essayé de retrouver les traces de la colonisation romaine. Les

souvenirs classiques, la lecture des savants ouvrages de Gsell, de Carcopino ou des récits brillants d'aimables romanciers, le charme incomparable de ces ruines qu'on leur avait vantées, tout les y portait. « Rien ne m'a ému comme Timgad » nous confie M. Thiédot, professeur au Lycée de Marseille, et il essaie d'évoquer ce que fut la vie de la cité et celle de sa rivale Djemila. M^{lle} Mermet, professeur au Collège de Villeneuve-sur Lot, distingue avec esprit les deux personnages qui sont



Alger. — Cimetière de la Princesse.

en elle : la voyageuse « avide » de tout voir et le professeur qui veut « étudier la colonisation antique » et la colonisation française en Algérie ». Et elle visite avec un grand soin Lambèse, Timgad, Guelma, Hippone. Même enthousiasme chez M. Lauriol, professeur au collège de Montélimar, chez M. Blet du Lycée de Grenoble, M^{lle} Ducasse du Collège de Condom, M. Joxe du Lycée de Bar-le-Duc, M. Maugis du Lycée Janson-de-Sailly, etc... M. Drouot, professeur au Lycée

de Dijon, après un séjour a Timgad, est saisi de l'angoisse qui étreignit Scipion sur les ruines de Carthage. Ainsi, rêve-t-il, la civilisation romaine en Afrique a été anéantie, de nouveaux Barbares ne détruiront-ils pas un jour l'œuvre que la France y édifie depuis un siècle ?

Déjà préparé par ses études sur l'art musulman d'Espagne, M. Sermet compare les monuments de Tlemcen à l'Alhambra, à la Giralda, à la Mosquée de Cordoue. M^{lle} Mazurier, professeur au Lycée Victor-Duruy, nous donne une savante étude de ces mêmes édifices à Tlemcen.

Le spectacle de la colonisation française a, à juste titre, retenu l'attention de nombreux boursiers. Peut-être leur éducation même, trop tournée vers l'antiquité et vers l'étude de l'histoire européenne, ne les portait-elle pas à la juger avec autant de pénétration. Mais l'intérêt même qu'elle a éveillé sera peut-être à l'origine de vocations scientifiques et cela serait heureux, car l'histoire coloniale, malgré le mouvement récent, manque encore de fidèles. M. Fugier, professeur au Lycée de Dijon, adopte pour exposer ses idées la forme du dialogue chère à notre rhétorique classique : un colon et un touriste échangent, non sans grâce, des vérités parfois amères. M. Drouot, son collègue au même lycée, admire les paysages algériens plus que l'œuvre de la France en Algérie. Cependant son esprit critique a désarmé devant le spectacle de la Mitidja : « Ce qui nous a en « revanche ébloui, c'est le champ du colon, la belle « Mitidja, gagnée sur le marais ».

La question si importante des rapports entre colons et indigènes a été vue de façons diverses. M. Guéneau, professeur au Lycée Charlemagne, est très optimiste : « La mentalité de certains indigènes est bonne. L'inter- « prête d'une commune mixte des environs de Bougie,

« Ismaïl Major, ne me disait-il pas : « nous sommes, « aujourd'hui avec les Français comme des frères » ? Nous ne sommes pas sûr qu'il n'y ait eu quelque candeur de la part du Roumi à croire l'affirmation trop flatteuse du fonctionnaire indigène. Notre expérience, non pas seulement de boursier en Algérie, mais d'étudiant ès-questions coloniales, nous place plutôt aux côtés de M. Guillot, professeur au Collège de Wassy, qui note,



Caravane.

dans son très vivant rapport, que les Arabes « se croient « supérieurs aux Roumis par leur religion et (qu'ils) peuvent tout se permettre vis-à-vis d'eux à condition de ne « pas être pris ». La scène très pittoresque que M. Guillot a vécue dans le train entre Alger et Oran, en dit long sur la fraternité relative qui existe entre colons et indigènes, et nous souhaitons comme lui de meilleures relations entre les deux populations de la colonie. Faut-il conclure, comme le fait un peu précipitamment M. Sautereau, professeur au Collège de Blois, que l'Algérie est travaillée par des tendances autonomistes et que « les indigènes réclament les droits politi-

« ques qu'ils pensent avoir mérités par leur loyalisme et « leurs services de guerre ? » L'élite sans doute pense ainsi. Mais la foule ? Qui peut, au reste, au moins chez les Européens, se flatter de savoir au juste ce qu'elle pense, cette foule ? Peut-être ne faut-il espérer un progrès en ce sens qu'avec le temps et grâce à l'école. Croyons-en un observateur très averti, M. Dontenville, Inspecteur d'Académie de l'Allier, lorsqu'il écrit : « la « francisation par l'école est un magnifique succès de « l'enseignement » et faisons avec lui le vœu que cette conquête pacifique soit activement développée et menée à bien...

Si les professeurs d'histoire et de géographie ont enrichi leur bagage intellectuel d'impressions et d'observations les portant à des conclusions assez différentes, conclusions, nous disent-ils, qu'ils se garderont bien de présenter à leurs élèves comme étant autre chose que des opinions personnelles, essentiellement provisoires et révocables, tous expriment la certitude que leur enseignement de l'histoire et de la géographie de l'Algérie sera désormais plus précis et plus vivant. « je me placerais donc seulement au point de vue du professeur « de géographie, déclare M. Joxe, professeur au Lycée « de Bar-le-Duc, je n'insiste pas sur la plus grande « facilité qu'il y a d'écrire ce que l'on a vu soi-même : « Alger la blanche descendant les degrés escarpés de « sa haute colline, la Kasba pouilleuse et bigarrée, le « quartier juif à Constantine. J'ai pu moi-même, dès « cette année, m'apercevoir qu'un cours de 6^e A sur « l'Égypte, et un autre cours en 6^e et 2^e sur le climat « désertique et la vie des oasis ont été rendus très « vivants par le seul fait que je connaissais moi-même les « rigoles menant l'eau au pied de chaque palmier, le « grand nomadisme chamelier... » M. Schneider, professeur au Lycée de Strasbourg, ne présentera pas « ses

« impressions comme incontestables » ; cependant, nous dit-il, « le suis heureux d'en tirer profit pour mon enseignement et de les donner à mes élèves comme consultations personnelles ».

De même l'histoire de la conquête sera exposée de façon plus vivante, par les maîtres qui auront vu le théâtre des événements de 1830-1847. « Il est évident, par exemple, conclut M. Gautier, professeur au Lycée de Toulouse, qu'après avoir vu la forte position de « l'Alger turque et l'anse de débarquement à Sidi-Ferruch, je ferai mieux saisir aux élèves les raisons de l'attaque de flanc d'Alger, en 1830 ». M^{lle} Voillot, du lycée de Saint-Quentine qui a si bien étudié l'œuvre matérielle de la colonisation, fera certainement à ses élèves un excellent exposé de cette question. L'Algérie devra sans doute à M. Huetz, professeur au Lycée de Chartres, quelques pionniers de plus, car comment douterait-on de la persuasion communicative des leçons d'un homme conquis à tel point par l'Algérie qu'il écrit : « Le seul attrait du climat est tel que faire connaître l'Algérie, c'est lui procurer un jour ou l'autre des colons » ? Le fait est que s'il fait luire devant les yeux de ses élèves beaucerons, certains jours d'hiver où la brume enveloppe le lycée Marceau, la magie des pays du soleil... !

*
**

Nous voudrions, maintenant que nous nous acheminons vers la fin de ce compte rendu que nous sentons trop sec de par sa nature même et de par l'infirmité de notre génie, donner au lecteur quelque repos et quelque plaisir. Pour cela nous découperons des citations dans deux rapports qui nous ont semblé particulièrement vivants et intéressants. Nous nous excusons de faire un

choix aussi arbitraire. Beaucoup de travaux renferment des pages excellentes, nous en avons donné quelques extraits, moins que nous n'aurions voulu. Comme il ne s'agit point ici d'un palmarès, mais d'une étude sur les résultats obtenus par l'institution des Bourses du Centenaire de l'Algérie, nous y avons dû choisir une seule expression de chaque idée. Comme il y avait naturellement beaucoup d'idées communes, nous avons dû négliger dans la rédaction de notre travail bien des notes que



Au désert.

nous avons prises. Notre silence, notre omission, ne sont donc pas un blâme implicite. Il y a là une simple nécessité découlant de notre plan. Au surplus de quel droit aurions-nous ainsi jugé des auteurs dont nous estimons le plus souvent le talent comme bien supérieur au nôtre ? De même, nous ne prétendons pas que les rapports de M. Foiret, professeur au collège de Melun et de M^{lle} Main, professeur au Lycée de Lons-le-Saulnier, soient tellement supérieurs aux autres qu'ils les rejettent dans une ombre définitive. Mais ils nous paraissent présenter un ensemble de qualités qui les rend exemplaires

et exprimer avec vigueur des idées éparses dans nombre de travaux. Nous les avons choisis parce qu'ils reflètent bien les idées communes, mais avec une originalité dans le point de vue et un accent personnel dans l'expression qui a retenu notre attention. Qu'il ne nous en veuillent pas de découper dans leur texte des passages assez longs et peut-être d'avoir – bien involontairement, – trahi leur pensée ; nos ciseaux sont bien difficiles à manier, nous souhaitons qu'ils ne s'allongent pas, quelquefois, jusqu'à se transformer en gaffes !

Louons d'abord la prudence de M. Foiret : « J'ai cru « bien de n'écrire rien à ce sujet (de l'Algérie) qui « aurait pu me paraître définitif avant qu'une rentrée « dans une civilisation différente, dans un climat tout « autre, dans l'activité normale de mes cours m'ait involontairement apporté un peu du recul indispensable « pour oser un jugement, des appréciations, un rapport « en un mot sur ce que j'ai pu voir et ce que je crois « pouvoir tirer d'utile, en vue de mon enseignement, « d'une semblable excursion ».

Étant fort économe, il a pu rester plus de quinze jours en Algérie. « De Paris à Alger, un voyage en 3e classe « revient, faux-frais à part, à 800 francs. Cent francs « de vie et de frais de déplacements par jour sont un « minimum ».

L'impression d'Alger d'abord...

« Le panorama de Marseille, du Cap Couronne « au Cap Croisette, quand on se trouve par le « travers du Planier, est peut-être plus grandiose, plus « grec aussi d'allure certainement que le panorama « d'Alger au premier contact. Mais la grande rade « africaine, pour qui regarde, la première fois dans sa vie « la courbe qui s'incline du pied de N.-D. d'Afrique, à « Matifou, vaut sa mondiale renommée. Alger la blan-

« che, autour du bloc de craie de la Kasba, étale dans « le vert méditerranéen des jardins, des pins maritimes « et des palmiers, les nouvelles Algiers non moins blan- « ches de Saint-Eugène, de Mustapha, d'Hussein Dey, « du Fort de l'Eau, aux limites mêmes de l'horizon. « Pour l'Européen, non averti, c'est très beau, vrai- « ment puissant, mais assez normal. Pour le même, « après 15 jours d'Algérie, c'est bien plus joli. Saluant « cette rade à son départ, il comprend mieux quelle « synthèse de l'effort, quelle synthèse de génie français... « la grande Alger est l'image, à l'entrée de l'Afrique du « nord, où jamais conquérant n'a mieux inscrit sa volonté « calme et forte ».

Et voici le programme du professeur en voyage d'études : « Je voulais, en géographie physique – et en « même temps humaine si possible et économique – « me donner une idée des parties constitutives princi- « pales de l'Afrique du nord, – puis voir d'un peu « près le résumé de son activité commerciale par la vie « de ses ports, – enfin, par ses grandes villes du « passé et surtout par ses grandes villes du présent, « sentir la condensation de l'effort ». Le géographe est « séduit par l'aspect de l'Algérie dont les pentes dénu- « dées laissent voir les lignes structurales. « En géogra- « phie physique, des merveilles. En montagnes surtout, « soit que j'aie franchi le Djurdjura d'ouest en est, soit « que j'aie escaladé l'Atlas tellien du sud au nord, j'ai « partout été frappé (Par les) exemples, multiplies il « l'infini, de cas morphologiques parfaits pour l'œil. « Dans ce pays à végétation restreinte, l'érosion fluviale a « donné au relief un modelé d'une précision dans les « formes qui tient du miracle. En Savoie peut-être et « en moins grand nombre certainement, j'ai vu en peu « de kilomètres autant de cas de torrents cônes de

« déjections, phénomènes de rampement, cas de
« capture, méandres à, évolutions variées, traces précises
« de cycles successifs d'érosion dans le même talweg,
« etc., etc... Où est l'éditeur de photographies qui
« glanera ces richesses pour nos élèves ?...

Il décrit aussi les Hauts-Plateaux,

« Dans les Hauts-Plateaux, paysage tout autre. Le
« terrain qui, dès le lever du soleil, prend la teinte dite
« couleur « peau de lion » semble partout avide d'eau.
« De Bou-Saada à Tablat par exemple, les Hauts-
« Plateaux nous offrent plus de 150 kms de large et
« paraissent plutôt une série de bassins fermés dont
« celui du Hodna est le type. Néanmoins, l'ensemble
« est remarquablement tabulaire et la sécheresse progres-
« sive est marquée vers le sud avec une netteté rigou-
« reuse. On longe bien l'extrémité orientale de la « mer
« d'alfa » et les terrains à pâture des chameaux à
« l'élevage. Entre la route et les méandres d'un oued
« a sec, on a bien quelques dépôts d'alfa, mais si l'on
« met pied à terre le sol brûle les semelles. L'alfa lui-
« même paraît rôti, ses touffes poussent en association
« ouverte et on se demande quel plaisir tel chameau
« qui vous promenait hier pouvait trouver en envelop-
« pant les feuilles sèches et après d'un coup de langue et
« de mâchoire, rappelant un coup de faux ».

L'observation de la vie indigène fournit à M. Foiret
cette jolie notation d'une scène campagnarde :

« Ceux qui paraissent travailler dans ce groupe, ce
« sont les enfants. A la tête de caravanes d'ânes bas
« sur pattes, mais jolis de ligne, l'air à la fois mutin
« et bonne bête, ils transportent en des couffins-bâts
« de la terre, des légumes, du bois, des poteries. On
« tire l'animal par la queue, par les oreilles, à coups de
« trique, sur le cou. On le précipite dans le fossé de

« la route à la moindre auto. On l'y pousse à pleines
« mains sur la croupe, il obéit, il a l'habitude. Parfois
« un peu nerveux, il se couche sur le flanc. Sans souci
« de sa charge. C'est alors un drame. Bras en l'air, on
« l'adjure à grands cris, puis on le remet sur ses pattes
« et on repart en gesticulant ».

Sur la reconquête de la terre par l'indigène nous
trouvons l'intéressante notation suivante :

« Entre Alger et Bougie, déjà 70 % des terres sont
« aux mains des indigènes qui la reconquièrent ainsi
« avec l'âpreté du Normand. On m'a dit sur place à
« Tankra, que, dans trente ans, toute la Kabylie serait
« aux Kabyles et que leur cher désir est d'y être seuls
« comme toujours depuis 3.000 ans ».

Considéré à Bou-Saada comme une sorte de Marabout,
notre voyageur a été comblé d'attentions.

« Le soir, on m'a adjuré d'accepter le couscous et
« devant ma réelle émotion, à la séparation, c'est de
« toute sincérité je le crois qu'on m'a dit : « Nous avons
« grand honneur à être Français ! Nous vous avons
« montré ici toute notre vie intime, depuis nos jardins
« de palmeraie, jusqu'à notre intérieur où vous avez
« été admis, en passant par nos mosquées. Nous ne
« saurions mieux faire. Mais nous sommes ceux qui
« veillons sur votre compatriote, le peintre Dinet, dont
« voici la maison, dont voici la tombe musulmane, dont,
« dites-vous, votre mère a connu la famille. Pour nous,
« vous êtes la même image. Vous promettez de revenir
« ici parce que vous êtes ému... Eh bien. Inch'Allah !
« Qu'Allah le veuille ! »

« J'étais en veston, eux en burnous, ils venaient de
« me faire entendre, place du Marché, le conteur arabe,
« récitant à 300 auditeurs de pierre un des interminables

« épisodes des Mille et une Nuits. Au ciel d'un bleu
 « cru, les astres avaient des reflets électriques. Je
 « respirais, au pied de l'Aurès, l'air du Sahara et en
 « nous serrant la main, nous étions franchement d'une
 « même patrie ».

La vie économique résumée par le mouvement des ports est exposée avec un grand soin. C'est un excellent chapitre de géographie, bourré de chiffres pris aux sources les plus sûres.

Relevons aussi la pénétrante comparaison entre la colonisation romaine telle qu'on peut l'envisager par l'examen des ruines clé Djemila et la colonisation française.

« Les indigènes sont menés durement, on les emploie
 « à la voirie, aux aqueducs, à la maçonnerie, à l'ex-
 « ploitation fermière. Rome installée en Afrique travaille
 « pour son seul profit et ne « colonise pas ».

Nous ferons nôtre, enfin, le vœu que M. Foiret exprime en terminant cet important travail d'une lecture si aimable : « Puisse le hasard et les volontés supérieures
 « songer un instant que 200 professeurs visitant une
 « colonie, c'est 200 ambassadeurs pro-français qu'on
 « institue ipso-facto et 20.000 élèves dressés à flairer
 « l'héroïsme de leur race au delà de tous les océans.
 « Le Centenaire a été une occasion, il faudrait en faire
 « un procédé : éduquer les éducateurs, les aider à voir,
 « à faire voir, c'est une moisson que le pays verrait
 « mûrir dans 20 ans et qui serait peut-être un des meil-
 « leurs liens de l'Empire français ».

.....

Nous empruntons avec plus de discrétion quelques passages au rapport de M^{lle} Main.

Cette vision de Constantine d'abord :

« Nulle part en Algérie, le contraste ne m'a paru
 « plus frappant entre le passé et le présent : dans l'un
 « des ponts regardant la ville, on a à droite l'antique
 « quartier arabe et le tortueux quartier juif : petites
 « maisons carrées, tassées, aveugles, ruelles étroites,
 « aux marches usées, aux recoins noirâtres, - à gauche,
 « se dressent des constructions neuves, blanches,
 « éclatantes, gratte-ciels aux multiples étages, hôtels
 « ou maisons de rapport aux façades ultra-modernes ».

Et celle des pays du sud, de Biskra à El Kantara :

« Nous étions partis à l'aube, le soleil se levait à
 « peine sur cette terre d'un blond pâle, inconnu chez
 « nous, le ciel était d'un bleu tendre irisé de
 « mauve et d'or fin, tandis que les montagnes régulières,
 « d'une limpidité de rêve, dessinaient à l'horizon une
 « ligne à peine plus foncée. Dans ce cadre magnifique
 « la vie nomade s'est révélée soudain par l'arrivée de
 « nombreuses caravanes, venant du nord et marchant
 « vers les oasis : chameaux bruns portant les tentes, les
 « tapis, les sacs, les marmots, voire les poulets et les
 « chats, troupeaux de moutons effarés et confus, Arabes
 « à âne et Arabes à pied le fusil en bandoulière et
 « dirigeant la colonne en désordre : vision du monde
 « Si nouvelle pour moi, si différente de notre France
 « et si antique avec cela, que j'ai été saisie par sa
 « grandeur ».

Nous transcrivons aussi avec plaisir cette méditation sur le port de Bougie :

« C'est un des plus beaux coins de la terre algérienne
 « qu'il nous ait été donné d'apercevoir. On songe, mal-
 « gré soi , a la Côte d'Azur qui lui fait face en France, à
 « la gloire du golfe Juan, ou à la splendeur du cap
 « Ferrat. Que manque-t-il à Bougie pour être une autre
 « Cannes ou une autre Villefranche ? La baie de Bougie

« allonge sa courbe aisée entre le Cap Carbon à l'ouest et
« les bleus festons de la Kabylie l'est. La mer y est
« d'un bleu d'azur et le petit port étage ses maisons
« serrées sur une pente rapide. En bas, la Porte
« Sarrazine reste le témoin du passé. La promenade du
« Cap Carbon offre, plus haut, ses verdure variées
« d'oliviers antiques et d'eucalyptus aux plumages
« retombants. A un niveau plus bas, tout près de l'eau,
« un sentier court au bord de la falaise. Mais, pour
« l'atteindre ce sentier, ou plutôt cet étroit passage,
« creusé au vif de la roche, il faut traverser la zone
« du travail. Bruit sourd de machines, hautes usines
« aux fenêtres obstruées de poussière : c'est une
« exploitation de chaux dont la poudre impalpable flotte
« jusque sur l'eau toute proche. Plus loin, un travail
« gigantesque s'accomplit, des rails courent le long
« du Cap, non seulement jusqu'au littoral, mais sur
« une jetée nouvellement construite et pour former un
« nouveau bassin. Le Cap laisse voir une blessure géante,
« une formidable entaille à son flanc, le gris blanchâtre
« de sa masse calcaire fait place à une couleur plus
« chaude et plus vive, d'énormes blocs s'amoncellent
« dans cette carrière. D'autres sont vivement conduits
« en wagonnets vers un bâtiment où un moteur les
« perfore avec bruit, puis à l'extrémité de la jetée qui
« prolonge le Cap vers l'Est. Ce sera le nouveau port,
« auquel est lié un grand espoir de développement
« commercial. Il a fallu, me dit-on, six galeries souter-
« raines et trente-cinq tonnes d'explosifs pour faire
« sauter cette masse de rochers. Et ensuite, une fois
« le port créé, il faudra une ligne de chemin de fer vers
« Sétif, pour servir de débouché aux céréales et aux
« vins. Encore des rochers à perforer, bien sûr...
« Tandis que la mer clapote doucement et prend au
« couchant les couleurs les plus tendres, le martelle-

« ment impitoyable des perforateurs, le bruit sourd des
« moteurs et le grincement de la petite locomotive
« forment une autre symphonie :

« La nôtre !... »

Tout serait à citer. Mais il faut se borner. La lecture de tant d'excellents rapports pleins d'observations justes, quelquefois profondes, et joliment dites, nous porte à faire nôtre le vœu de M^{lle} Desmarquet, professeur au Lycée du Puy : qu'il soit organisé tous les ans dans l'enseignement secondaire des « excursions coloniales comme celles qui existent pour l'enseignement supérieur ! »

IV

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

Huit membres de l'enseignement supérieur ont profité de la libéralité du Comité du Centenaire de l'Algérie. Ce sont M^{me} Hée, assistante à l'Institut de Physique du Globe de l'Université de Strasbourg ; MM. Boulanger, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg, Lampué, professeur à la Faculté de Droit de Caen, Lasserre, chargé de cours à la Faculté de Droit de Lille, Margailon, professeur à la Faculté des Sciences de Marseille, Rey, chargé de cours d'histoire de l'Art à la Faculté des Lettres de Toulouse, le Dr Thiers, chef de clinique à la Faculté de Médecine de Lyon, Zimmermann, maître de conférences de Géographie à la Faculté des Lettres de Lyon, M^{me} Hée a visité le service météorologique de l'Algérie à l'Observatoire d'Alger-Bouzaréa et s'est intéressée particulièrement à la séismologie de notre grande colonie nord-africaine. M. Boulanger, dont l'enseignement est consacré au latin et à la civilisation romaine, s'est attardé dans la visite de Djemila et de Timgad, mais il a pris aussi « une idée aussi complète que possible » de l'ensemble du pays, de ses régions naturelles et de

« ses aspects divers. » M. Lampué nous présente une étude sur « la condition des personnes en Algérie », qui constituera un chapitre de son futur ouvrage sur « la législation coloniale et algérienne. » M. Lasserre a fait une randonnée rapide, une tournée touristique pleine « d'intérêt et d'agrément », mais il estime que ce voyage (du 3 au 11 avril) est trop court pour, « lui permettre de porter un jugement suffisamment



Au désert.

« informé sur les graves problèmes de l'avenir de l'Algérie ».

M. Margailon est né et a été élevé en Algérie, à Blida. Il n'avait pas séjourné en Afrique du Nord depuis le mois d'août 1925. Son témoignage est donc particulièrement intéressant : « je n'insisterai pas, nous dit-il, sur l'énorme changement que j'ai trouvé à Alger, changement un peu artificiel sans doute, dû en grande partie aux perspectives qu'ouvrait la célébration du Centenaire de la conquête.

« Mais une chose m'a frappé, que j'avais pressentie à mon précédent séjour le développement prodigieux de l'automobilisme qui, en transformant les modes de transport, a, en fait, supprimé les distances, supprimé l'isolement du colon et donné certainement un essor inattendu à la colonisation ».

Ces observations si intéressantes faites, M. Margailon, étudie l'utilisation des sous-produits de la vendange en Algérie, les figues, l'olivier et l'oléiculture. Enfin, il résume en quelques phrases excellentes ses impressions, qui sont celles d'un témoin ayant suivi de près le développement du pays natal et d'un savant, par conséquent particulièrement précieuses : « je crois que peu à peu l'Algérie tend vers la forme industrielle de la production. je rapporte de ce voyage d'étude à travers des régions si diverses l'impression d'un effort immense déjà fait, effort auquel l'indigène paraît vraiment s'intéresser. En confrontant l'Algérie de 1930 avec l'Algérie de 1910 ou l'Algérie de 1890, je demeure étonné du changement survenu, peut-être, plus dans les vingt dernières années qui les ont précédées. je demeure étonné et émerveillé ».

M. Rey a recherché en Algérie « parmi les ruines romaines de la basse époque les éléments pouvant servir à l'étude des origines de l'art chrétien et en particulier ceux qui ont une influence directe sur la formation de l'art romain, par comparaison avec les monuments analogues, qui existent en Europe et en Orient ». Ce dessein l'a conduit à visiter attentivement les musées d'Alger et de Cherchell, et surtout à faire un séjour à Tipaza pour en étudier la basilique de Sainte Salsa et les sarcophages conservés au musée Ternaux.

Le docteur Thiers a fait un certain nombre d'observations sur les indigènes d'Algérie, observation d'un

intérêt très vif pour son enseignement puisqu' « il y a « en France, et tout particulièrement à Lyon, un grand « nombre d'indigènes qui présentent une pathologie « toute spéciale », et il regrette de n'avoir pas eu le temps de se livrer à une étude pratique, c'est-à-dire clinique des maladies qui frappent les indigènes. Enfin il a examiné, en vue « d'orienter en connaissance de « cause de jeunes étudiants vers la colonie », les conditions de vie faites aux médecins en Algérie.

M. Zimmermann, enfin, qui est allé de 1901 à 1925, déjà six fois en Algérie, a participé comme directeur technique à la caravane d'études des anciens élèves de l'Ecole de préparation coloniale de la Chambre de commerce de Lyon. La tournée commencée à Alger s'est terminée à Tunis et a duré neuf jours. Professeurs et étudiants ont visité Alger, Constantine, Lambèse, Tim gad, El Kantara, Tozeur, Tunis.

CONCLUSION

Les pages qui précèdent montrent que l'initiative du Comité du Centenaire a eu un plein succès. Grâce à elle, environ 20.000 élèves bénéficieront, immédiatement d'un enseignement plus vivant, plus précis de notre grande colonie de l'Afrique du nord.

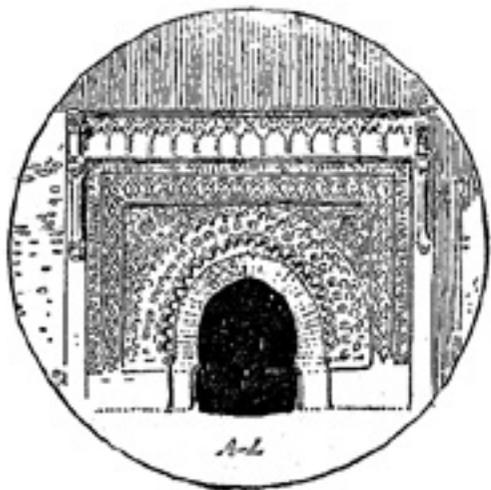
Mais ce qui a encore plus de prix, c'est que les professeurs qui ont appris à aimer l'Algérie sauront inspirer à leurs élèves le même patriotisme élargi jusqu'à la conception de l'amour de « la plus grande France » qui les anime désormais.

Comme l'a remarqué le Congrès de l'enseignement colonial en France, le 29 septembre dernier, le Comité a donné un exemple qui désormais sera suivi dans d'autres colonies afin de donner à tous les Français l'idée généreuse et utile de ce vaste Empire que le dévouement de nos aînés a constitué au prix de tant d'héroïsme et de travail et où la France a désormais un rôle immense à remplir.

La colonisation française est aujourd'hui un fait sur lequel il n'y a plus à revenir. Les jeunes générations ont le devoir de continuer l'œuvre entreprise pour le profit commun, matériel et moral, de la France et des peuples protégés.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Introduction	7
Enseignement primaire et primaire supérieur	13
Enseignement technique	35
Enseignement secondaire	39
Enseignement supérieur	59
Conclusion	63



Elche Studio Graphique

Numérisation Elche Studio Graphique. Août 2004.
39, Avenue des Vosges - 67000 Strasbourg.